

“Le Voisin d’en face”, par Maurice Bourg

Le hasard a voulu que je naisse, grandisse et vive toute mon adolescence dans un immeuble situé rue Nationale juste en face de l’hôtel de Villaines qui abritait alors le Collège, que l’on n’appelait pas encore “Lycée George Sand”.

La proximité des bâtiments provoquait automatiquement une osmose entre les activités du Collège et ma vie personnelle. En réfléchissant à ces années de jeunesse, quelques vieux souvenirs me reviennent en mémoire - sans grand intérêt d’ailleurs - si ce n’est qu’ils sont le témoignage vécu d’une période allant des années 1940 à 1952. Il m’a paru “amusant” d’en évoquer quelques-uns dans cet ouvrage qui se veut une évocation de notre vieux collège.

Le plus ancien souvenir remonte à ce jour de juin 1940 où vers 16 heures, alors que j’étais en train de prendre mon goûter, j’ai entendu un grondement assourdissant et vu surgir derrière le grand toit d’ardoise des avions à très basse altitude suivi peu après d’une très forte explosion : le quartier de la rue Notre Dame de La Châtre venait d’être bombardé.

Autre image liée à la période de la guerre, mais cette fois en 1944, une colonne allemande séjournant quelques semaines en notre ville, un détachement bivouaqua au Collège et j’entends encore le son nostalgique des harmonicas sur lesquels les soldats allemands exprimaient leur détresse.

D’une façon plus générale, la vie du quartier était scandée par le son de la cloche qui rythmait les activités au sein du Collège. Le premier coup à 9 heures marquait le début des cours, ensuite, à chaque heure le même tintement indiquait le début et la fin de la récréation. La cour d’honneur ouverte côté rue nationale étant réservée aux filles, je devais pour me rendre en classe contourner le pâté de maisons et accéder à la cour des garçons située à l’arrière du bâtiment, à proximité du jardin George Sand. Certains matins, étant en retard, je me hasardais à emprunter la cour d’honneur mais le Principal, toujours vigilant, me repérait rapidement et un rappel à la discipline s’ensuivait. De plus, les informations traversaient très vite la rue et mon père ne tardait pas à connaître mon incartade.

De même, la proximité du Collège m’empêchait, à la fin des cours, de traîner en chemin - voire de faire une partie de billes sous les marronniers du jardin de la mairie - car mes parents surveillaient mon retour dès qu’ils entendaient la cloche de 17 heures.

La vie scolaire s’écoulait ainsi paisiblement tout au long de la semaine mais le silence de la rue nationale était rompu, chaque dimanche matin, par l’appel du marchand de “peaux de lapins” suivi, peu après, par le grincement des gonds de la grille d’entrée de la cour d’honneur et un bruit sourd de pas : il était 9h50 précises, les internes, accompagnés par un surveillant, quelquefois même par le Principal en personne, partaient en rang à la messe. Rite immuable qui se répétait l’après-midi pour la promenade dominicale.

Les professeurs dispensaient leurs cours en toute discrétion mais l’été, il arrivait parfois, les fenêtres étant ouvertes, que des éclats de voix s’échappent et viennent mourir chez nous. Mes parents, libraires, connaissaient tous les professeurs et entretenaient d’excellentes relations avec chacun d’entre eux ; cependant ils côtoyaient davantage le Principal et son épouse qu’ils croisaient quotidiennement.

J’ai évoqué au début de ce récit l’inconvénient que présentait pour moi l’obligation d’accéder au Collège par la cour arrière, mais je dois avouer qu’à partir de la classe de seconde ce handicap est devenu un avantage. En effet, les jeunes filles du Cours Complémentaire qui poursuivaient leurs études après le brevet, venaient suivre les cours au Collège et, chaque matin, je croisais en chemin ce détachement féminin, ce qui permettait quelques clins d’œil complices et amicaux...

Je ne peux clore ce récit sans évoquer une image très forte : celle des professeurs en toge, écharpe d’hermine sur l’épaule, toque à la main, se préparant dans la cour d’honneur à se rendre au théâtre pour la distribution des prix. Moment solennel, suscitant respect et émotion.

Enfin, en guise de conclusion, je me revois en juin 1952, penché à la fenêtre de ma chambre, guettant l’instant où le Principal viendrait accrocher à la grille d’entrée le panneau sur lequel étaient affichés les résultats du baccalauréat. Je n’ai pas eu le temps de descendre consulter les noms : deux bons copains m’ont crié “Tu es sur la liste”.

Quelques mois après, “le Voisin d’en face” partait à Paris poursuivre ses études...

Maurice Bourg, élève des classes primaires et secondaires de 1946 à 1953

“Une visite insolite...”, par Maurice Bourg

Dans ces pages où l'on évoque la mémoire du Président Vincent ROTINAT, je voudrais relater une visite insolite, témoignage de son sens de l'amitié et de sa simplicité.

Les faits remontent à l'automne 1955 et se sont passés en Forêt Noire alors que M. Rotinat était Président de la Défense Nationale du Sénat.

Je venais d'être incorporé au GCR 601 stationné à Achern (Allemagne) à une trentaine de kilomètres au sud de Baden-Baden. Un soir, un sergent est venu me prévenir que le colonel souhaitait me rencontrer d'urgence. Inutile de vous dire mon étonnement doublé d'une forte inquiétude... Il me conduit au bureau du colonel qui me reçoit aussitôt et me questionne d'emblée : “Vous connaissez M. Rotinat ?”

Je lui réponds : “oui, très bien, mon colonel, c'est un ami de ma famille”.

Il me précise alors : “M. Rotinat vient demain en inspection au quartier général des troupes françaises à Baden-Baden et m'a prévenu qu'il ferait un détour par Achern afin de vous rencontrer”.

Mon inquiétude se dissipe instantanément mais mon étonnement se transforme en intense émotion.

Le colonel me demande alors de mettre ma tenue n°1 (tenue de sortie) que je n'avais encore jamais portée étant consigné à la caserne en tant que jeune recrue.

Je pars m'habiller et reviens au bureau du colonel qui s'esclaffe : “Qui vous a donné une pareille tenue beaucoup trop grande pour vous ?”

“Mon colonel c'est la tenue que j'ai trouvée dans mon paquetage”.

Aussitôt le colonel décroche son téléphone et quelques instants après je vois arriver un militaire que je ne connaissais pas; le colonel lui ordonne de prendre mes mesures et de retailler de suite ma tenue.

Rendez-vous est pris avec le tailleur vers 22 heures pour un premier essayage - un autre est prévu le lendemain matin à 7 heures...

Alors qu'une corvée de nettoyage ramasse dans la cour de la caserne papiers, mégots, et balais les feuilles mortes, à 8 heures, habillé de neuf, j'arrive au bureau du colonel pour une dernière inspection. Le colonel juge que je suis présentable et me demande d'être au poste de garde à 10 heures; j'en conclus que le brave tailleur a bien travaillé mais je regrette de lui avoir gâché sa nuit.

A l'heure précise, je me rends à l'entrée de la caserne où un détachement, en tenue de parade, attend l'arrivée d'une “haute personnalité”. Quelques instants après, une voiture, sirène hurlante, accompagnée de deux motards, s'immobilise à l'entrée et je vois descendre le Président Rotinat qui est accueilli par le colonel. Après que les troupes eurent rendu les honneurs, le colonel me fit appeler et me précise qu'après un court entretien avec le président Rotinat il mettra son bureau à notre disposition afin de bavarder tranquillement.

Tout se déroulait très vite, je n'avais pas le temps de réaliser ce qui m'arrivait mais une immense joie commençait à poindre en mon for intérieur.

M. Rotinat me donna les dernières nouvelles de La Châtre, évoqua brièvement sa mission à Baden et me quitta en me souhaitant un heureux séjour en Allemagne...

Inutile de vous dire combien je fus chahuté au mess à midi mais la fierté procurée par une telle rencontre effaçait toutes les réflexions qui pouvaient être faites.

Cette “visite insolite” témoigne de l'amitié que le Président Rotinat savait manifester à chaque occasion, mais en raison des liens étroits qui le liaient depuis si longtemps à mon Père, cette démarche spontanée lui parut toute naturelle.

A mon retour, j'ai souvent eu l'occasion d'évoquer avec lui ce souvenir qui reste pour moi une grande preuve d'estime.

P.S. : Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ces marques de sympathie n'ont en rien influencé ma vie à la caserne; j'ai continué à suivre le peloton de sous-officier et la préparation à l'Ecole d'Application du Train que j'ai rejointe à Tours en mai 1956. Six mois après, je partais pour quinze mois en Algérie. Je précise que deux employés de l'Imprimerie ont été appelés sous les drapeaux en même temps que moi : l'un a effectué ses 28 mois à Romorantin, l'autre à Saint Maixent, où ils trouvèrent le temps bien long !